

Ludwig Tieck

Le monde à l'envers

(Un spectacle historique en 5 actes)

1797

présenté par Jean Ruffet

Figurez-vous que la littérature allemande, dans son ensemble, est entrée dans une phase révolutionnaire et que mon frère, Tieck, Schelling et quelques autres, nous formons le parti de la Montagne.

A.W. Schlegel à Mme van Nuys.*

Scaramouche, au lever du rideau, qui se rebiffe, veut changer de personnage, être Apollon ; Pierrot qui renâcle à jouer son rôle, aspire à devenir spectateur : déjà dans la salle on l'accueille avec l'enthousiasme dont à Valmy on accueillait les déserteurs prussiens : « Monsieur Pierrot est passé chez les spectateurs / Spectateur Pierrot, sois le bienvenu / Nous te saluons, grand homme ! » ; l'auteur-metteur en scène et le directeur de théâtre décontenancés, débordés et qui préfèrent prendre le chemin de l'exil. Tel est *Le monde à l'envers*, tel est du moins ce sur quoi ce spectacle commence ; car cet anti-spectacle est un spectacle quand même, éclaté, improvisé, une suite de scènes délibérément comiques qui nous montrent jusqu'où peut conduire la révolte quand l'intransigeance s'en mêle.

Écrit sous le signe de la Révolution française, refusé par l'éditeur, *Le monde à l'envers* n'a jamais été ni traduit ni joué, sauf sur le mode imaginaire dans un roman de Mörke : *Le peintre Nolten*.

Scaramouche : *Non, Monsieur le poète, vous pouvez dire, raconter, penser ce que vous voulez, je suis fermement décidé à ne rien entendre ; je refuse de réfléchir, un point c'est tout.*

Le poète : *Cher Scaramouche...*

Scaramouche : *Je n'entends rien, voyez, Monsieur, je me bouche les oreilles.*

Le poète : *Mais la pièce...*

Scaramouche : *Quoi la pièce ? Et moi qu'est-ce que je suis ? N'ai-je pas mon mot à dire, moi aussi ? Ou bien, croyez-vous que je sois une chiffre molle ? Croyez-vous, vous les poètes, que nous les comédiens, nous soyons à tout jamais obligés de faire ce que vous nous commandez ? Oui, Monsieur, il arrive parfois que les temps changent brusquement.*

* Marianne Thalmann : *Provokation und Demonstration Tieck*, Brentano, Schlegel, Grabbe...). Erich Schmidt Verlag, Berlin, 1974.

Le poète : *Mais les spectateurs...*

Scaramouche : *C'est donc parce qu'il y aurait des spectateurs que moi, je devrais être malheureux ! Ah, la jolie conclusion !*

Le poète : *Voyez, tout le monde nous regarde !*

Scaramouche : *Tant mieux !...*

Le poète : *Ami, il faut absolument que vous m'écoutez !*

Scaramouche : *S'il le faut, bon. Alors je m'assois, mais soyez raisonnable, si possible ! (Il s'assoit par terre)*

Du sit-in à la révolution

Que Tieck ait voulu nous montrer qu'un conflit du travail (pas n'importe lequel, et pas dans n'importe quel milieu : non, un conflit chez des comédiens en lutte contre la routine et la répartition arbitraire des rôles) puisse conduire à la révolte, et la révolte à la prise du pouvoir et à la révolution, voilà qui est original, inattendu, tout à fait moderne — et l'on s'abstiendra ici de rappeler à quels événements récents cela nous fait encore songer. Et que pour ce faire, il se soit servi des procédés du théâtre élisabéthain et des gestes simples et spontanés de la comédie italienne en les subvertissant, en les gauchissant, en les politisant, voilà qui nous apparaît comme le comble de la ruse et de l'intelligence : du grand art en comparaison des comédies de Goethe qui traitent du même sujet : *Le citoyen général* ou *Les Révoltés*.

S'asseoir par terre, par exemple, sur la scène, comme le fait Scaramouche, est dans un spectacle qui se veut « historique » plus que le geste d'un clown. C'est quelque chose comme *rester assis* quand les convenances exigent de se lever : ce que firent pourtant — et l'on sait les conséquences que cela eut — les représentants du tiers-état à la fin de la séance du 23 juin — une séance pour rien — pour manifester leur mécontentement. De même faire apporter le Mont Parnasse sur la scène (ses pentes couvertes de prairies, la source qui coule à ses pieds, le tout aussi vrai que si l'on y était), c'est sacrifier aux formes du théâtre traditionnel, à ses décors surchargés, hypertrophiés, mais c'est aussi, par ce biais, attirer l'attention sur les aspects caricaturaux que peut prendre chez les acquéreurs de biens nationaux, la passion de la propriété et de la rentabilité.

Scaramouche : *Posez-le ici, oui, comme cela, un peu plus loin, afin que je puisse entendre le souffleur. (Il grimpe au sommet de la montagne) On est vraiment bien ici ! Mais qui me dira combien cette montagne peut rapporter ? Qu'on fasse venir le trésorier !*

(Le trésorier entre)

Scaramouche : *Dites-moi, cette montagne combien rapporte-t-elle par an ?*

Le trésorier : *Votre Excellence, sous votre prédécesseur, seule la source Castalie rapportait quelque chose.*

Scaramouche : *De quel genre de source s'agissait-il ? Une source d'eau thermale peut-être ? Oxygénée ? Soufrée ? L'exportait-on en grandes quantités ? Combien se vendait une bouteille ?*

Le trésorier : *Elle était peu exportée. La faible production était offerte gratuitement. Personne — ou presque — n'en faisait cas. Seul votre prédécesseur, le ci-devant Apollon, la trouvait à son goût.*

Scaramouche : *N'y a-t-il rien d'autre ? Une ferme attenante ? Une récolte de foin ? Quel revenu puis-je espérer du bétail ? Des oies ? Des poules ?...*

Le trésorier : *De tout cela je ne suis pas au courant.*

Scaramouche : *Il faut absolument que j'améliore les rendements de mes champs. Que votre Apollon s'en aille au diable avec des rendements aussi faibles. Et les dîmes, y en a-t-il ?*

« Les eaux glacées du calcul égoïste »

Son obsession de la rentabilité, Scaramouche l'exprime à travers toute une série de mesures parmi lesquelles, en premier, dans le domaine du théâtre, la suppression des billets gratuits, ce qui, selon le trésorier, ne s'était encore jamais vu chez les Grecs ; puis la suppression du droit de vaine pâture, antique privilège accordé aux paysans pauvres et que, dès avant 89, les seigneurs, en France, tentaient d'abolir ou de réduire ; enfin la remise en cause de la gratuité du logement pour les muses, qui deviennent ses locataires et qui, comme tous les locataires, sont désormais soumises à l'obligation de donner un préavis de 3 mois si elles désirent s'en aller. Mais où pourraient-elles bien aller, elles qui sont entrées là par nécessité ?

« Ah, Monsieur Apollon, dit Melpomène, je suis d'une très bonne famille. Mon père était conseiller à la Cour et le brave homme m'a fait donner une excellente éducation. Ah, comme j'étais heureuse dans la maison de mes parents et comme je m'efforçais d'être une fille tendre et affectueuse ! J'avais aussi un amant, mais celui-ci m'abandonna par orgueil parce qu'il s'était fait anoblir. Mes parents en moururent de chagrin. Un homme bon, notre médecin de famille, s'occupa de moi, mais il était trop pauvre pour pouvoir m'épouser et c'est ainsi que, par désespoir, je suis entrée chez les muses. N'ai-je pas le droit d'être triste ? »

« Tout cela est la conséquence de la Révolution française »

Alors les aspects positifs du changement de régime, du passage de la monarchie absolutiste à un régime que, faute d'une dénomination adéquate, on est bien obligé d'appeler anarchiste-autogestionnaire (puisque sur la seule demande du public un machiniste peut provoquer un orage qui détournera le cours du spectacle), ces aspects positifs, s'il en existe, où donc les chercher ?

Sur le plan du respect de la liberté des individus à décider de leurs choix les plus intimes ? Grünhelm voudrait épouser Thalia. Scaramouche s'y oppose. « Je n'aurais jamais cru, dit Pierrot, que Scaramouche aurait pu devenir un tel tyran ! » Et Scevola d'ajouter : « Cher ami, vous voyez, tout cela est la conséquence de la Révolution française : elle contamine les gens, elle leur tourne la tête ! » La Révolution française a bon dos ! Et ce propos, d'ailleurs, Tieck nous invite à l'entendre avec toute la réserve nécessaire. C'est celui d'un ivrogne. Dans le bistrot que Scaramouche a fait ouvrir, tout le monde en effet est saoul. « Ramenez cet ivrogne chez lui », dit un client qui se veut moins ivre que les autres. Et l'interpellé de répondre : « Quoi avoir trinqué avec toi à l'égalité, à la fraternité, à la dignité humaine pour que tu m'insultes en public ? J'en prends à témoin les honorables personnes qui sont ici, sortons si tu en as le courage ! »

Scaramouche rend aussi la justice, et il lui arrive même de jouer les présidents de jury d'examen.

Scaramouche : *Qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui ?*

Grünhelm : *Rien d'autre que quelques étudiants arrivés de l'université et qui souhaitent qu'on les examine afin de pouvoir se rendre utiles.*

Ces étudiants, ce sont en fait des animaux sauvages qu'Apollon, réfugié sur les pentes de l'Olympe, est parvenu à dompter.

Le lion : *Oui, mon roi, nous ressentons un infini besoin de percevoir un bon salaire.*

Scaramouche : *Tant mieux, car j'espère ainsi que vous serez bientôt des citoyens utiles. Allez, faites-vous couper un peu les cheveux et je vous examinerai aussitôt après.*

(Les étudiants s'éloignent)

Scaramouche : *Savez-vous, Messieurs, que c'est aujourd'hui mon anniversaire ?*

Ailleurs ce sont des bergers à qui il donne tort. Ceux-ci sont venus se plaindre de ce que les moutons refusent de continuer à se laisser tondre. Il les renvoie sous prétexte que leur donner raison, ce serait les encourager à se plaindre à leur tour d'être eux-mêmes tondus. Ailleurs encore, il donne raison, cette fois, à un lecteur venu accuser un écrivain de refuser d'écrire des livres à sa convenance :

Scaramouche : *Que voulez-vous ?*

Le lecteur : *Monsieur le roi, j'ai une plainte parfaitement fondée à l'encontre de l'homme que voici. C'est quelqu'un, en effet, qui fait imprimer des livres que, moi, je suis ensuite obligé de lire. C'est pourquoi, je trouve tout naturel de pouvoir lui dire : « Voyez, Monsieur, vos livres, c'est comme ceci ou comme cela qu'il faut les écrire, si vous voulez que j'aie du plaisir à les lire. » Mais il ne veut pas.*

Scaramouche (s'adressant à l'auteur) : *Mais, mon ami, pourquoi pas ?*

L'auteur : *Sa Majesté me permettra de lui faire remarquer que cet individu n'a aucun goût, et que ce qu'il réclame de ma part, ce sont de mauvais livres. Il m'est sur ce point tout à fait impossible de le suivre.*

Scaramouche : *Mais pourquoi, puisqu'à la fin c'est bien lui qui doit lire ce que tu écris ? Il faut donc que tu te conformes à ce qu'il veut. Je constate que tu es têtue, va et amende-toi !*

« Pourquoi soupire-tu encore ? »

Mais quelque chose pourtant n'aurait-il pas changé à la faveur de cette révolution ? A cause d'elle ? Malgré elle ? Quelque chose qui n'aurait rien à voir avec les institutions ? Judiciaires ? Scolaires ? Quelque chose qui serait de l'ordre de la communication, des relations humaines, bref un air du temps ? Peut-être un air de fête ?

Un père est venu au théâtre avec son fils adoptif — car il faut dire qu'au 3^e acte se reproduit le phénomène du théâtre dans le théâtre. Le jeune homme est lamentablement triste. Il est amoureux de sa demi-sœur et voudrait l'épouser. Mais il est trop pauvre pour oser demander sa main. Le père lui demande :

« Pourquoi soupirez-tu encore ? Tu m'as pourtant promis d'être gai ! Qu'as-tu ? Dis-moi ce que tu as et je te promets de t'aider, si je le peux. »

Le jeune homme : *Ah, mon père !*

Le père : *Parle !*

Le jeune homme : *Je ne peux pas !*

La communication impossible entre père et fils, la question du mariage inabordable, génératrice de malentendus, de haines et de crimes — le sujet par excellence de tout le théâtre expressionniste, des romans et nouvelles de Kafka, comme le *Verdict* — trouvera ici sa solution dans et par le théâtre. Médecin sans cabinet et sans clientèle, le jeune homme a dû se faire comédien. L'idée lui vient alors que la jeune fille et lui pourraient représenter leur situation à travers une scène de théâtre improvisée. Le père y trouverait du plaisir et comprendrait sûrement.

Ailleurs, c'est un autre aspect, plus appuyé, plus spectaculaire encore de la révolution qui s'est produite au sein de la famille, que nous montre Tieck. Disparue, honnie, abolie l'antique autorité dans laquelle les parents eux-mêmes ont été élevés. Désormais l'enfant est roi ! Pour le meilleur et pour le pire !

L'épouse (*jouant avec une petite fille*) : *Regarde, mon cher époux, Adélaïde apprend à jouer.*

Rabe : *Oh, quelles pensées paternelles, quels sentiments affectueux ne se font-ils pas jour en moi quand je constate les progrès de mes vénérables enfants !*

L'épouse : *Tu as raison de dire qu'ils sont vénérables, car moi aussi je les vénère.*

Rabe : *Y a-t-il quelque chose de plus beau que d'être parents ? (Là-dessus, Wilhelm, le fils, pose une question.)*

Wilhelm : *Dis, papa, à quoi ça sert d'apprendre l'alphabet ?*

Rabe : *Écoute, chère épouse, la question philosophique que pose ce très cher enfant ! Viens, mon petit, que pour cette question je t'embrasse très fort. Quel homme ne seras-tu pas plus tard ? Si déjà tu doutes de l'utilité d'apprendre l'alphabet, qu'est-ce que ce sera quand tu auras 30 ans ?*

L'épouse : *Il est trop intelligent pour son âge.*

Rabe : *Va jouer, mon enfant, tu as assez travaillé pour aujourd'hui. Écoute-moi bien : il ne faut pas que tu te fatigues trop, sinon tu tomberas malade.*

« Premièrement, je déteste tirer au fusil »

Quelle joie d'entendre ce propos dans la bouche d'un Allemand ! Quelle chance que le passé allemand veuille bien nous livrer de pareilles manifestations d'antimilitarisme ! Napoléon avait raison de dire que les Allemands étaient le peuple le plus pacifique d'Europe ! A un père aubergiste qui se désole de ce que les auberges ne reçoivent plus de clients comme avant (des comtes, des barons, et surtout des officiers, il pense sûrement à la *Minna von Barnhelm* de Lessing), Anna, sa fille, répond : « Souvenez-vous, autrefois, les soldats étaient cause de tant d'événements. On ne voyait guère qu'eux sur la scène. Ce n'étaient que des « présentez-arme ! ». Aujourd'hui, ces temps ne sont plus. Maintenant c'est tout juste si l'on trouve un officier de hussards ou d'autres troupes, mais l'essentiel a cessé d'être entre leurs mains ! »

Anticipant sur des événements bien postérieurs à l'année où fut écrit *Le monde à l'envers*, ou tenant compte de ce qui vient à peine de s'achever et dont Goethe fera la relation dans sa *Campagne en France*, Tieck aux 4^e et 5^e actes met en scène la guerre. Mais quelle idée se fait-on au royaume de Scaramouche de la « Patrie en danger » ?

*Le boulanger : Premièrement, je déteste tirer au fusil ; deuxièmement, la poudre est une invention de Satan ; troisièmement, c'est pour Scaramouche qu'il convient de faire la guerre, et pour lui je n'éprouve pas le moindre patriotisme ; quatrièmement, la guerre n'est pas mon métier ; cinquièmement, à la faveur d'un tel divertissement on peut y laisser la peau ; sixièmement, après ma mort mon apprenti risque d'épouser ma femme ; septièmement les déserteurs encourent la potence**.*

Si, sur terre, on ne fait encore que mobiliser, sur mer, la bataille est déjà engagée. Un bateau passe toutes voiles déployées. Pantalón, en amiral, harangue les soldats :

Pantalón : Mes chers soldats, aujourd'hui il faut absolument que nous ayons un combat naval, car le vent nous est favorable. Nous ne pouvons non plus attendre plus longtemps, car les provisions diminuent.

Un soldat : Est-ce que l'affrontement sera dur ?

Pantalón : Nous combattons jusqu'au dernier. Et qu'aucun de vous ne songe à désertier !

Un soldat : Que Dieu nous en garde !

Pantalón : L'autre amiral, notre ennemi, ne pourra nous résister, car sa flotte est bien plus faible que la nôtre ; il faudra qu'il se rende et nous retournerons chez nous en triomphe.

Accroché à un rocher, après le naufrage, un soldat clame l'horreur de la solitude au milieu de la mer : une mer heureusement peu profonde, une mer de théâtre.

*Seelmann : Pourquoi suis-je resté seul à la traîne
Alors que tous sont sortis sains et saufs du combat ?
Voilà déjà longtemps que sur ce récif je regarde
Mais je ne vois pas un seul bateau
Susceptible de m'arracher à ce rocher désert !*

Libéré, descendant de son rocher, ce soldat s'écrie : c'est son « hymne à la joie ».

*Ô joie, joie
Après tant de souffrances
Je revois mes chers frères
Les hommes !*

« **Tout cela n'est qu'un jeu.** »

C'est sur ces mots ou presque, prononcés par Apollon, que s'achève *Le monde à l'envers*. Scaramouche vaincu, battu, obligé d'abandonner, d'abdi-

** Voir sur le plan de la réalité, pour la France ou plutôt pour quelques départements comme la Haute-Marne, la Dordogne, ce qu'il en fut du grand élan patriotique de l'An II, dans l'article de J. Ruffet, intitulé : *Les déserteurs de l'An II*, in : *Révoltes Logiques* n° 4, hiver 1977.

quer, ses sujets crient leur désir de lutter pour lui jusqu'à la dernière goutte de sang. Apollon, vainqueur, aura le dernier mot : « Mais, Messieurs, vous oubliez dans votre enthousiasme que nous ne sommes que des comédiens et que tout cela n'est qu'un jeu. »

Un jeu, le fou rire d'un bout à l'autre, c'est à travers la représentation imaginée par Mörike qu'à défaut d'un autre compte rendu nous pouvons nous faire une idée de ce que fut cette comédie : une des plus incisives, des mieux réussies qui aient vu le jour au cours de cette brève période (les années 90) où l'Allemagne fut à l'unisson des événements qui se déroulaient en France : « Oh, pour l'amour de Dieu, dit un spectateur dans une loge, regardez en bas le parterre ! Et là-bas ! Et ici ! La plaisanterie fait des bonds et des rebonds, partout, dans chaque coin et recoin, comme sur un tamis un boisseau de puces. Chacun se frotte les yeux afin d'y voir clair, chacun veut enlever à son voisin la puce qu'il a dans l'oreille alors que six autres se sont logées dans la sienne. C'est de pis en pis ! Le diable s'est mis dans toutes les têtes ! C'est un rêve sur le Blocksberg ! Tous sont en proie à un accès de somnambulisme ! Messieurs et dames se complimentent, se croisent en chemise et se demandent : vous aussi, vous étiez dans le monde à l'envers ?